

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

ANOUAR BENMALEK AU SOIR D'ALGÉRIE :

«L'écriture ne peut être que subversive»

Anouar Benmalek nous a habitués à des romans forts et dérangeants autant par la thématique qu'ils abordent que par les débats qu'ils suscitent ; sujets différents, toutefois inspirés de faits historiques ; l'extermination des aborigènes, la guerre d'Algérie, la débâcle des musulmans en Andalousie ou encore le terrorisme. Dans le *Rapt*, plusieurs événements douloureux s'enchevêtrent. Eclairages avec l'auteur dans cet entretien.

Entretien réalisé par
Nassira Belloula

Le Soir d'Algérie : En terminant la lecture du roman, je me suis exclamée : Benmalek est fou, fou et génial, c'est hallucinant. Il y a aussi cette transition dans l'écriture, plus «thriller», une construction «cinématographique». Est-ce une évolution voulue ? Ou cela est-il dû aux personnages du roman ?

Anouar Benmalek : Le choix du sujet de départ (en réalité des sujets) est, évidemment, à la base même de cette structure de récit «tendu». Le point de départ du roman est le kidnapping d'un enfant, l'événement le plus abominable qui puisse advenir à des parents. On ne peut raconter, à mon sens, ce genre d'événement qu'en se plaçant du côté de la peur totale, de l'hébététe qui paralyse le cerveau, et, surtout, de l'ignorance absolue du lendemain que doit faire naître un tel événement dans la réalité. J'ai donc commencé le livre en essayant de me couler le plus possible dans la peau des parents de l'enfant, en particulier du père. Cela impliquait de décrire, d'une part, la terreur ignoble qui envahit chaque parcelle du corps, et le mur de noire incapacité à prévoir dorénavant la moindre bribe de futur.

Le côté thriller et le suspense qui en découle n'ont pas été voulus à l'avance par l'auteur, ils se sont imposés d'eux-mêmes au cours de l'avancée du roman. Je peux vous dire que je me trouvais parfois dans la même situation que mes personnages, incapable d'avoir une idée claire de mon roman au-delà d'une vingtaine de pages. J'avais dans l'histoire décrite dans *le Rapt* à peu près au même pas que les malheureux parents dont l'enfant a été enlevé. D'où la forte sensation de suspense, et de construction cinématographique qui l'accompagne.

Vos personnages, Aziz, Mathieu et le Ravisseur sont d'une telle force que même après avoir refermé le livre, nous sentons autour de nous leurs ombres, leurs angoisses, la noirceur de leurs idées. Vous semblez si bien connaître la nature humaine...

Personne ne peut prétendre bien connaître la nature humaine.



Photos : DF

ne. Cependant, on peut avoir une idée de son incroyable complexité quand on expérimente soi-même les grands sentiments : la peur, l'amour, la lâcheté, etc. Quand je décris un sentiment extrême, j'essaie d'agir de manière la plus modeste, la plus clinique possible : écriture blanche, simplicité des mots, action réaliste au possible, en évitant comme la peste le pathos et les «grands» mots. Moins vous «bavardez», plus votre description est «plate», presque à la manière d'un procès verbal, et plus vous augmentez vos chances d'approcher «l'indicible» des sentiments humains.

Mathieu est pathétique, renfermé et attachant. Mais il reste conscient, malgré le choix de devenir algérien. Il a été un soldat français, il a pratiqué la torture, d'où sa honte perpétuelle...

Mathieu est devenu tortionnaire un peu par hasard, sans vraiment le désirer, mais sans vraiment s'y opposer. En cela, il est semblable au reste des êtres humains, qui glissent parfois vers l'ignominie par petits pas, sans méchanceté véritable, par paresse au fond. La barbarie est souvent le fait d'êtres ordinaires.

Harendt avait déjà parlé, à propos des tortionnaires de la Seconde Guerre mondiale, de

la banalité du mal. Mathieu a la chance de s'en rendre compte, mais l'occasion de se racheter aux yeux de l'enfant qu'il a été ne lui est donnée qu'à la fin de sa vie. Et le prix payé pour cette rédemption tardive va être très élevé.

Le ravisseur est sinistre et même si nous n'avons affaire qu'à sa voix, à son rire sarcastique, sa puissance nous donne la chair de poule. Nous apprenons finalement qu'il y a de la souffrance derrière sa haine. Comment se dessinent donc les traits de vos personnages ?

Paradoxalement, malgré mon dégoût, je finis par éprouver de la compassion pour cet individu qui choisit délibérément une adolescente innocente pour se venger de façon si atroce du mal qu'on lui a fait un demi-siècle auparavant. Son âme a, dans les années 1950, littéralement «explosé» et, depuis, il n'est que souffrance. L'Algérie victorieuse n'a pas voulu prendre en compte son besoin de consolation, elle a craché sur son chagrin, craché sur la mémoire de ses proches tués comme des bêtes par des maquisards en proie à la folie meurtrière des règlements de compte fratricides. Alors, au nom de l'amour qu'il porte aux siens assassinés, il a décidé de faire partager sa douleur (dont

on refusait de reconnaître la légitimité) aux innocents du temps présent !

Le Rapt est dur, douloureux ; cette Algérie que vous racontez (intolérance, violence, suspicion, insécurité) nous la connaissons pourtant, elle nous est étrangère, elle effraie même. Ne pensez-vous pas avoir été trop dur ?

Notre pays est un pays qui a connu les pires épreuves, que ce soit pendant la colonisation proprement dite, pendant la guerre de Libération ou pendant la période post-indépendance. Nous, en tant qu'Algériens, avons souvent choisi d'ignorer cette constatation élémentaire de la violence de notre histoire en faisant preuve d'une aptitude spectaculaire pour l'oubli. Toute notre histoire officielle est jalonnée de ces appels à «oublier», parfois rendus «obligatoires» par la loi, au nom des amnisties que l'on ne cesse d'opposer au travail cautérisant et maturaire de la mémoire. Notre Algérie est dure, cruelle envers ses enfants certes, mais ce n'est pas en adoptant la politique de l'autruche que nous éviterons la répétition des drames qui, périodiquement, secouent notre société : enfouir dans la boue du passé le souvenir de Melouza et de la «bleuïte», par exemple, n'a pas empêché les grandes boucheries de Bentalha et de Raïs de se produire...

Certaines descriptions de votre roman, notamment le massacre de Melouza, sont insupportables ; cela crée une sorte de malaise, profond et dérangeant. N'avez-vous pas été trop catégorique ou trop explicite avec la Révolution ?

Melouza (ou, plus exactement, le massacre de Béni Illman en mai 1957) n'est pas un concept abstrait, destiné à servir d'instrument politicien dans des joutes rhétoriques ; Melouza est d'abord la mise à mort de gens comme vous et moi, qui avaient aussi mal que vous et moi quand on les égorgait, leur coupait les membres ou leur fracassait le crâne à l'aide de pioches. Ne jamais oublier l'aspect «physique» d'une tuerie quand on en discute ! De plus, mon livre n'est pas un livre sur la guerre de Libération dans son ensemble.

Il parle «seulement» d'un épisode monstrueux du combat libérateur. La guerre de Libération était on ne peut plus nécessaire, tant était indigne l'état de sujétion que le colonialisme imposait aux Algériens. D'ailleurs, un personnage du roman dit que seul celui qui a un esclave dans la tête peut avoir été contre la libération du pays. Ce n'est donc pas la guerre de Libération qui est en cause, mais les crimes qui, parfois, ont pu être commis en se servant artificiellement de sa nécessité. Le livre affirme simplement : la fin ne justifie pas tous les moyens ! Nous sommes maintenant suffisamment mûrs pour préférer le paysage aride de la vérité aux mensonges colportés depuis si longtemps par la propagande officielle : oui, il y a eu de nombreuses pages lumineuses d'héroïsme pendant la guerre d'indépendance ; et oui, il y a eu aussi d'autres pages plus sombres, honteuses même, criminelles parfois.

En parler honnêtement n'est pas dénigrer le combat libérateur, c'est juste faire le tri indispensable entre les héros et les assassins.

Le massacre de Melouza ne constitue pas au fait le point focal du roman ; c'est avant tout l'histoire d'Aziz, un homme d'aujourd'hui, en prise avec les démons d'aujourd'hui. Un homme qui accepte de tuer pour l'amour de sa fille. N'est-ce pas que tuer pour la «cause» devient un acte «toléré» et «vital» ?

La question posée à un certain moment du roman est la suivante : peut-on «tout» faire pour sauver ceux qu'on aime et, en particulier, les plus vulnérables, les plus «innocents» ? Aziz, le père de l'enfant, se résigne à répondre par l'affirmative, mais je ne souhaite à personne d'être confronté à ce genre de situation. Chacun de nous ignore comment il agira, jusqu'à ce que le destin et le malheur le forcent à choisir.

Lorsque Aziz doit tuer un innocent, comme l'exigeait de lui le ravisseur de sa fille, il tue quelqu'un qui a torturé des gamins durant les émeutes d'Octobre 88. Est-ce une manière d'en finir «psychologiquement» avec Octobre 88 ; la mort de cet homme est-elle symbolique ?



lesoirculture@lesoirdalgerie.com



Octobre 1988 fait partie de ces grands trous noirs de l'histoire de l'Algérie contemporaine.

Pour ma part, pour avoir côtoyé des gens qui avaient été torturés par les services de sécurité, je n'ai jamais accepté de placer leurs souffrances sur la colonne des pertes soi-disant inévitables d'un supposé processus de réconciliation — qui n'a jamais eu lieu, d'ailleurs, puisqu'il a été, au contraire, remplacé par l'enfer des années 1990 ! Sur mon site, vous trouverez en téléchargement libre le terrible *Cahier noir d'Octobre*, recueil de souffrances inimaginables de ceux qui avaient été outragés, suppliciés et, parfois, tués par ceux-là mêmes dont c'était le devoir de les protéger.

Vos personnages ont chacun une histoire. Et ils finissent d'une manière si inattendue qu'on a l'impression que leur destinée vous a échappé, que vous n'avez plus d'emprise sur eux. N'est-ce pas cela la force de votre créativité ?

Une fois écrit le dernier mot de mon ouvrage, je me livre parfois à l'exercice suivant : comparer le plan vague que j'avais dressé au début de mon roman avec le résultat final obtenu après deux ou trois ans d'écriture.

Souvent, il n'y a plus la moindre ressemblance entre le projet rêvé et sa réalisation. Le romancier contrôle ses personnages jusqu'à un certain point, mais s'il ne les laisse pas prendre leur essor, le risque est réel que ces personnages demeurent artificiels.

Au début de l'écriture du *Rapt*, vous m'auriez bien étonné si vous m'aviez appris comment Aziz, Mathieu, Chehra et les autres personnages du roman allaient se comporter trois cents pages plus loin...

Un romancier est, par définition, un «électron libre» ; il tire sa force de sa liberté d'écrire et de sa liberté de s'approprier des événements. Il est avant tout romancier et non historien ; donc le *Rapt*, c'est votre histoire, une histoire telle que vous la conceviez ?

En aucun cas, *le Rapt* n'est ni ne se veut œuvre d'historien.

L'historien a affaire à des catégories de masse ; le romancier, lui, s'occupe de destins particuliers qui n'ont pas pour vocation principale d'illustrer des comportements «typiques».

Dans *le Rapt*, c'est Aziz qui m'intéresse, avec ses particularités, ses défauts et ses qualités, et non pas le comportement des Algériens dans leur ensemble.

Le roman ne se donne pas pour but d'être «représentatif» au sens statistique, il a la singularité pour premier objectif.

Ne pensez-vous pas que des sujets «sensibles» risquent d'être mal compris. O Maria a été jeté aux gémonies pour une simple phrase écrite dans le roman. Sommes-nous prêts à respecter ce qui fait un romancier et de qu'il est peut-être temps de débattre des sujets même tabous ?

Le monde arabe se caractérise actuellement par une propension auto-destructrice à l'intolérance, au rejet de la parole différente, cette dernière étant accusée de rompre une sorte de contrat implicite de statut quasi divin nous obligeant tous à être «frères» les uns des autres et à exister et «penser» de la même manière.

Qu'elle est loin, cette période de l'histoire de notre monde où la pensée n'était pas aussi sclérosée par les dogmes les plus divers et par la violence exercée contre les dissidents par les gardiens intéressés de l'immobilité religieuse, culturelle et politique !

La discussion, dans notre ère géographique, se résume à dire oui au (aux) chef(s) du moment.

Les censeurs pullulent chez nous comme des vers dans une viande avariée. Malheur à vous si vous vous écarterez de la vulgate ambiante et de la bigoterie commune !

En résumé, le monde arabe est tellement malade actuellement que n'importe quelle opinion libre fait problème et peut valoir à son auteur les pires «punitions»...

Avec vous, la littérature devient un «tourbillon» où se mêlent conscience et inconscience, elle est subversive et dérangeante. Comment concevez-vous donc l'attitude de l'écrivain ?

L'écrivain n'a qu'une

vie. Alors, à quoi bon la gâcher à s'échiner à écrire si ce n'est pas pour changer l'ordre imbécile des choses ? L'écriture ne peut être que subversive ou, alors, elle ne vaut pas le papier sur lequel elle est imprimée. Ce n'est pas toujours aisé d'être fidèle à cette position radicale, tant les moyens de pression abondent dans notre espace civilisationnel, qu'ils proviennent des autorités ou de la société elle-même, si prompte à exprimer, «physiquement» au besoin, sa réprobation face aux moindres démonstrations d'hétérodoxie. Mais vous ne commencez à mériter ce beau titre d'écrivain que si vous choisissez la difficulté de la vérité (ou, du moins, ce que vous considérez comme tel) à la place de la veule facilité de la soumission générale.

Vous dites que le roman est tiré d'une histoire vraie. Est-ce le rapt de Shéhérazade dans l'Algérie d'aujourd'hui qui est vrai ou bien l'assassinat de la première Shéhérazade âgée de trois ans, en 1957 ?

Les deux sont vrais, à quelques détails de fiction près. À Béni Illman, la famille d'un garde-chasse avait été décimée.

Quant aux exemples d'enlèvement dans l'Algérie de ces dernières années, je pourrais vous en citer plusieurs dont l'issue, à chaque fois, s'est révélée tragique, le tout se déroulant dans une indifférence générale assez scandaleuse.

Un trio, l'enfant «souffre-douleur» — la femme tourmentée à la recherche de ses repères — l'homme qui ne contrôle plus sa destinée, revient souvent dans vos romans, *l'Enfant du peuple ancien, les Amants désunis et le Rapt* ; avez-vous donc des blessures secrètes ?

Peut-être que cela reflète une partie de mes motivations les plus inavouées, si enfouies que je n'en suis pas très conscient !

L'inconscient est à l'image d'un clandestin, il se faufile partout, sans attendre de vous une quelconque permission.

N. B.

LA NOUVELLE CINÉMATHEQUE DE KHENCHELA

Un chef-d'œuvre pour la ville



Le secteur de la culture de la wilaya de Khenchela vient de bénéficier d'une cinémathèque sise au centre-ville, à proximité du stade Hammam-Amar et du siège de la CAAR. Cet édifice culturel, construit selon les normes internationales et avec une architecture d'une étonnante perfection, s'ajoutera aux grandes infrastructures qui ont donné aux arts, au patrimoine et à l'activité culturelle un dynamisme exceptionnel grâce à un encadrement professionnel digne de ce nom. Selon M. Khelaf Righi, directeur de la culture, les autorités locales comptent beaucoup sur ce chef-d'œuvre qui a embelli toute la ville de Khenchela pour plus de dynamisme au secteur de la culture et de regrouper les clubs d'artistes, de cinéastes et de profes-

sionnels et d'amateurs du monde de l'audiovisuel. Avec un dolby, son numérique de dernière technique connue dans le monde, une siégerie ultramoderne à 1 milliard 200 millions, du capitonnage, du parquet, une gomme, une scène avec rideaux télécommandés, la cinémathèque de Khenchela va être réceptionnée dans quelques jours et ferait peut-être l'objet d'une inauguration de la part d'une grande instance de l'Etat. L'équipement de cet édifice estimé à plus de 5 milliards a eu l'honneur de la visite des cadres du Centre algérien de cinématographie qui se sont réjouis de la beauté de cet édifice unique en Algérie, d'après les spécialistes.

Benzaïm Abdelouhab

Actucult

Rendez-vous du Sila (au complexe du 5 juillet)

Tazaghart Brahim, Abdessamad et Belkabir, modérée par Hamid Bouhbib.

Expositions

● Le 2^e Salon d'automne se tiendra au Palais de la culture, une exposition qui regroupera des photographes, des artistes peintres et des sculpteurs de l'ensemble du territoire national du 29 octobre au 23 janvier 2010.

Salle El-Qods

● Ali Harb animera une conférence «Les Arabes entre déperissement et prospérité» aujourd'hui, de 13h à 15h.

● «Les romancières arabes aujourd'hui, thèmes et tendances» est l'intitulé de la 2^e conférence prévue aujourd'hui de 15h à 17h avec Amina Zidane d'Egypte, Inaâm Kachachi d'Irak et Amel Bachiri d'Algérie.

● Mardi 3 novembre, à 11h, une table ronde sur «L'édition en tamazight ; où en est-on?» avec Youcef Merahi,



Salle Afrique

● Débat, aujourd'hui à 15h : «La place du livre dans les médias» avec Ameziane Ferhani, Azzedine Mihoubi, H'mida Ayachi, Sofiane Hadjadj et Hamid Abdelkader, modéré par Youcef Sayah.

● Aujourd'hui à 12h30, rencontre avec l'écrivaine égyptienne Amina Zidane, prix Najib Mahfouz 2008 autour de son livre *Nadiah Ahmar*.

Ventes-dédicaces du Sila

● Stand des éditions Alpha, Dalila Boumghar signera, aujourd'hui à 14h, *Kipic pique-nique*. Le mardi 3 novembre, Amar Belkhodja signera *Momo par l'image et par le mot* et Youcef Driss dédicacera *Massacres d'octobre. Papon la honte*.

● Stand C4 des éditions Dahleb, Mustapha Mékideche signe-

ra *L'économie algérienne à la croisée des chemins*, aujourd'hui à 14h, et le mardi, Kamel Mustapha Kara signera *Les changements climatiques*.

● Stand des éditions

Chihab, Yamilé Ghebalou-Haraoui signera son nouveau roman *Liban*, aujourd'hui à

14h. Le mardi Rachid Mokhtari signera son nouveau roman *L'Amante*, à 14h.

● Stand des éditions Casbah, Hamou Amirouche signera *Akfadou, un an avec le Colonel Amirouche*, aujourd'hui à 15h.

Concerts/Cinéma

● Concert de musique de chambre, à la salle El-Mouggar, mardi à 19h et mercredi 4 novembre à 19h, à la salle de spectacles de la maison de la culture de Tizi-Ouzou à l'initiative de l'Institut italien de la culture.

